

l'injustice démontrée et signalée à la conscience publique, la calomnie convaincue et confondue.

Cependant les consciences timorées s'effraient de l'amnistie accordée par la société à tant d'erreurs funestes. Il leur semble que la société admet pour vrai tout ce quelle ne punit pas. De là vient à leurs yeux le débordement, la confusion d'opinions contradictoires auxquelles la société leur paraît livrée. Plus rien de fixe, de stable, de reconnu. Plus de règle générale pour les esprits; plus de doctrines immuables planant au-dessus de la société pour en maintenir les liens. A leur place, un pyronisme absolu dans l'ordre intellectuel; dans l'ordre extérieur, des faits sans relation aux principes et transitoires comme les nécessités qui les enfantent. Pour les individus enfin, un égoïsme sans contrepoids, l'absence du dévouement et du sacrifice, et l'application exclusive à la recherche des jouissances matérielles.

Mais tout cela est fondé sur cette supposition que la société admet comme vraie ou du moins comme probables toute opinion qui se produit dans son sein, par cela seul qu'elle ne la punit pas, c'est-à-dire, qu'elle lui donne droit de bourgeoisie et l'installe dans son Panthéon, ainsi que faisait Rome des Dieux des nations conquises. Eh! bien, il n'est rien de tout cela. La société agit comme les juges qui savent donner raison à qui de droit, sans cependant supprimer le plaidoyer de la partie succombante, parce qu'après tout, le plaidoyer était dans les prérogatives de la défense. De même, la société respecte, tout en rejetant les idées fausses, la liberté de ceux qui les ont émises; elle ne supprime et punit le plaidoyer, que lorsqu'il a excédé certaines bornes, et alors ce n'est pas comme faux, mais comme violant les droits généraux ou ceux des particu-